

ITALIEN

VERSION ET THÈME

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Serge Milan, Isabel Violante

Coefficient : 3

Durée : 6 heures

L'épreuve à option Version/Thème a été choisie par quatre candidats ou candidates. Les notes attribuées montrent une seule insuffisance, et vont de 9,5 à 16,5/20. On trouvera ci-après un exemple possible de corrigé pour les deux traductions.

Version

Alma riprende l'abitudine di passeggiare con il nonno. Non vanno molto distante, il nonno non è tipo da salire sul Carso, predilige un camminare urbano e i luoghi che evocano storie. In quel loro andarsene per strade che hanno cambiato nome diverse volte da quando era bambino, lui ricostruisce per la nipote il filo precario della memoria, qualcosa che possa restare con lei anche quando alle sue spalle saranno tutti morti, perché lei non si trovi a guardare al passato come a un tempo che le è precluso.

Quando Alma era piccola se ne andavano fino al cimitero di Sant'Anna e a studiare le iscrizioni sulle tombe celebri, alla Risiera di San Sabba che era stata da poco aperta al pubblico. Il nonno stava alla larga dalle lezioni di storia, le aveva raccontato invece di Diego de Henriquez, morto da poco in circostanze misteriose [...].

Quando i nazisti avevano abbandonato in tutta fretta la Risiera, per non cadere in mano degli Alleati o dei titini o dei partigiani che stavano entrando in città, Diego de Henriquez, studioso e collezionista capace di maneggiare la Storia con intuito, era corso alla Risiera e per tre giorni e tre notti, in mezzo all'anarchia della sconfitta, aveva ricopiato sui suoi quaderni le scritte che gli internati nel campo avevano inciso alle pareti delle celle. Il terzo giorno, quando si era svegliato, aveva trovato le pareti imbiancate di fresco, non era più possibile leggere niente.

"Erano stati i nazisti?"

"No, quelli erano già in fuga."

"E chi era stato?"

Suo nonno non le aveva risposto.

"Sai com'è morto? Qualche anno fa è bruciata casa sua, e pare siano bruciati anche i quaderni. In una notte in cui ci furono dei problemi con le linee telefoniche e a suo figlio cambiarono il numero, così che non fu raggiungibile fino al pomeriggio successivo."

"Cosa c'era scritto nei quaderni?"

"Nomi, *schatzi*¹ liste di nomi di coloro che avevano tradito ebrei e partigiani e altra gente che non gli andava a genio, facendoli finire alla Risiera o deportati nei campi in Germania."

"Chi erano?"

"Quelli che li avevano traditi?"

"Sì."

"Gente della città."

"Tu lo sai chi sono?"

"No, ma basta guardare quelli che si sono arricchiti dall'oggi al domani."

Federica Manzon, *Alma*, 2024

Alma reprend l'habitude de se promener avec son grand-père. Ils ne vont pas très loin, son grand-père n'est pas du genre à gravir le Karst, il préfère les promenades urbaines et les lieux qui évoquent des histoires. En parcourant des rues qui ont changé plusieurs fois de nom depuis son enfance, il reconstruit pour sa petite-fille le fil précaire de la mémoire, quelque chose qui puisse rester avec elle, même quand ils seront tous morts derrière elle, pour qu'elle ne se retrouve pas à regarder le passé comme un temps qui lui serait inaccessible.

Quand Alma était petite, ils allaient jusqu'au cimetière de Sant'Anna et étudiaient les inscriptions sur les tombes célèbres, et à la Risiera di San Sabba, récemment ouverte au public. Son grand-père évitait les leçons d'histoire et lui parlait plutôt de Diego de Henriquez, mort récemment dans des circonstances mystérieuses [...].

Lorsque les nazis abandonnèrent précipitamment La Risiera pour ne pas tomber entre les mains des Alliés, des Titins ou des partisans qui entraient dans la ville, Diego de Henriquez, érudit et collectionneur capable de retracer l'Histoire avec une bonne intuition, s'était précipité à La Risiera et pendant trois jours et trois nuits, au milieu de l'anarchie de la défaite, avait recopié dans ses carnets les inscriptions que les détenus du camp avaient gravées sur les murs de leurs cellules. Le troisième jour, à son réveil, il avait trouvé les murs fraîchement peints en blanc – plus rien n'était lisible.

« Les nazis avaient fait ça ? »

« Non, ils étaient déjà en fuite. »

« Qui avait fait ça ? »

Son grand-père ne lui avait pas répondu.

« Tu sais comment il est mort ? Il y a quelques années, sa maison a brûlé, et apparemment ses carnets ont brûlé aussi. C'était une nuit où il y avait eu des problèmes avec les lignes téléphoniques et où on avait fait changer de numéro à son fils, qui est resté injoignable jusqu'au lendemain après-midi. »

« Qu'y avait-il d'écrit dans ses carnets ? »

« Des noms, *schatzi*, des listes de noms de ceux qui avaient trahi des juifs et des partisans et d'autres personnes qu'ils n'aimaient pas, en les faisant enfermer dans la Risiera ou en les déportant dans des camps en Allemagne. »

« C'était qui ? »

« Ceux qui les avaient trahis ? »

¹ In dialetto triestino, «tesoro».

« Oui. »

« Des gens de la ville. »

« Tu sais qui c'est ? »

« Non, mais il suffit de regarder ceux qui sont devenus riches du jour au lendemain. »

Thème

« Il suffisait que quelque chose craque, un jour, qu'une agence ferme ses portes, ou qu'on les trouve trop vieux, ou trop irréguliers dans leur travail, ou que l'un d'eux tombe malade, pour que tout s'écroule. Ils n'avaient rien devant eux, rien derrière eux. Ils pensaient souvent à ce sujet d'angoisse. Ils y revenaient sans cesse, malgré eux. Ils se voyaient sans travail pendant des mois entiers, acceptant pour survivre des travaux dérisoires, empruntant, quémandant.

Alors, ils avaient, parfois, des instants de désespoir intense : ils rêvaient de bureaux, de places fixes, de journées régulières, de statut défini. Mais ces images renversées les désespéraient peut-être davantage : ils ne parvenaient pas, leur semblait-il, à se reconnaître dans le visage, fût-il resplendissant, d'un sédentaire ; ils décidaient qu'ils haïssaient les hiérarchies, et que les solutions, miraculeuses ou non, viendraient d'ailleurs, du monde, de l'Histoire.

Ils continuaient leur vie cahotante : elle correspondait à leur pente naturelle. Dans un monde plein d'imperfections, elle n'était pas, ils s'en assuraient sans mal, la plus imparfaite. Ils vivaient au jour le jour ; ils dépensaient sans mal ; ils dépensaient en six heures ce qu'ils avaient mis trois jours à gagner ; ils empruntaient souvent ; ils mangeaient des frites infâmes, fumaient ensemble leur dernière cigarette, cherchaient parfois pendant deux heures un ticket de métro, portaient des chemises déformées, écoutaient des disques usés, voyageaient en stop, et restaient, encore assez fréquemment, cinq ou six semaines sans changer de draps. Ils n'étaient pas loin de penser que, somme toute, cette vie avait son charme. »

Georges Perec, *Les choses*, 1965

Bastava che un giorno qualcosa si incrinasse, che un'agenzia chiudesse i battenti, che si pensasse che erano troppo vecchi o troppo irregolari nel loro lavoro, o che uno di loro si ammalasse, perché tutto andasse in rovina. Non avevano nulla all'orizzonte, nessun sostegno dietro. Contemplavano spesso questa fonte di angoscia. Vi tornavano di continuo, loro malgrado. Si immaginavano di dover rimanere senza lavoro per mesi e mesi, o di accettare lavori irrisori per sopravvivere, chiedere prestiti ed elemosine.

Così, a volte, avevano momenti di intensa disperazione : sognavano un ufficio, un posto fisso, degli orari regolari, uno status chiaro. Ma queste immagini capovolte li facevano disperare forse ancor di più : non potevano proprio, sembrava loro, riconoscersi nel volto per quanto splendente di una persona sedentaria. Decisero che odiavano le gerarchie e che le soluzioni, miracolose o meno, sarebbero venute da altrove, dal mondo, dalla Storia.

Continuavano la loro vita accidentata, che corrispondeva alla loro inclinazione naturale. In un mondo pieno di imperfezioni, non era, non ne dubitavano, la più imperfetta. Vivevano alla giornata ; spendevano facilmente ; spendevano in sei ore quel che avevano impiegato tre giorni a guadagnare ; chiedevano spesso prestiti ; mangiavano patatine fritte oscene, fumavano insieme l'ultima sigaretta, a volte cercavano per due ore un biglietto della metropolitana, indossavano camicie deformi, ascoltavano dischi consumati, viaggiavano in autostop, e ancora molto spesso passavano cinque o sei settimane senza cambiare le lenzuola. Non erano lontani dal pensare che, tutto sommato, questa vita avesse un suo fascino.